

NATURE ET MIMÉSIS CHEZ MAX HORKHEIMER : POUR UNE PERSPECTIVE ÉCOMIMÉTIQUE

Gbomené Hilaire KANON

Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)

E-mail : hilairekanon@gmail.com

Résumé : De l'idée de re-présentation ou de reconnaissance, la mimésis sert d'ébauche dans l'approche d'une éthique de l'environnement. Face aux crises socio-environnementales qui menacent l'existence humaine, la mimésis s'avère être une alternative à la domination anthropocentrique. Elle permet de minimiser l'élan scientifique qui installait la nature dans un rapport d'abstraction, d'opposition et de domination. La nature a des affinités avec l'humain. Leur substitution doit plutôt être représentative et non réductive afin de permettre au sujet de se refléter dans l'image de la nature. Comme une partie dans la totalité, la représentation, en tant que symbole de la mimésis, sert d'acte au pilotage de la nature. Elle inspire le sujet à conformer ses pratiques selon l'ordre de la nature. le pilotage est déjà une prémunition contre le danger que représente l'action de l'homme sur son environnement. Il permet d'envisager une pratique écomimétique pour la restauration de la nature.

Mots-clés : Écomimétique ; éthique environnementale ; mimésis ; nature ; reconnaissance ; représentation ; restauration ; pilotage.

Abstract: From the idea of re-presentation or recognition, mimesis serves as a rough sketch in the approach to an ethics of the environment. Faced with the socio-environmental crises that threaten human existence, mimesis proves to be an alternative to anthropocentric domination. It makes it possible to minimize the scientific impulse that installed nature in a relation of abstraction, opposition and domination. Nature has affinities with humans. Their substitution must rather be representative and non-reductive in order to allow the subject to be reflected in the image of nature. As a part in the totality, the representation, as a symbol of the mimesis, serves as an act of piloting nature. piloting is already a precondition against the danger represented by man's action on his environment. It allows to consider an ecomimetic practice for the restoration of nature.

Keywords: Ecomimetic; environmental ethics; mimesis; nature; recognition; representation; restoration; piloting.

Introduction

Dans son ouvrage *Éclipse de la raison*, M. Horkheimer (1978, p. 110) indexe le préjudice de la rationalisation de la nature en ces termes : « À l'ère de la raison formalisée, la nature a été dépouillée de toute valeur ou tout sens intrinsèque ; d'autre part, l'homme a été dépouillé de tout espèce de but ». La contre partie de la domination de la nature reste la transgression de l'humain. Le dessein de l'humanité se trame dans une spirale de crises à cause de l'objectivation de la nature. la réduction de la nature se voit être un retour à la nature. Ces crises sont la preuve que la civilisation est en perdition. Désormais, le combat contre la nature est supposé être un retour à la barbarie, qui était la primitive menace contre laquelle l'homme se battait. Ce désastre fait comprendre que l'équation entre la civilisation et la barbarie relève de l'interprétation erronée de la nature. L'humain a eu tendance à créer une rupture d'avec la nature. La manche de l'humain à la chosifier est porteuse de toutes les crises. La prise de conscience de l'inadéquation de l'approche à la nature montre qu'en lieu et place de s'opposer à elle, il serait profitable de faire comme elle. Faire comme la nature suppose qu'on doit l'imiter. L'imitation, en tant mimésis, requiert chez M. Horkheimer un sens à la fois de re-présentation et de reconnaissance. En lieu et place de biffer les différences, la mimésis favorise l'identité en soi du représentant tout en permettant à l'autre de se découvrir. Le représentant garde à la fois son identité et révèle l'autre au-delà de lui-même. La mimésis animiste devient une réponse à la crise de la rationalité qui est aussi une crise des valeurs. Elle ouvre à la possibilité de repenser le regard à la nature. Ainsi, avec les attributs de représentativité et de reconnaissance inhérentes à la mimésis, est-il possible de répondre à la crise de la rationalité par un retour à la nature ? Par conséquent, la mimésis n'est-il pas une propédeutique à l'écomimétisme ? La réconciliation avec la nature que favorise la mimésis est une réponse à l'idée de domination dans la mesure où elle renonce à toute forme d'abstraction, d'opposition, ou de primauté quelconque. En posant l'humain comme le représentant de la nature vue comme une totalité, on lui donne la possibilité d'en être l'interprète. Ce qui lui donnera des attributs de pilote pour davantage la conduire à sa restauration. Cet article s'appuie sur l'approche horkheimerienne de la nature pour envisager une portée éthique au plan

environnemental. Ayant connaissance de la rivalités qui existe entre les approches anthropocentriques, bio ou écocentrique, nous examinons d'abord les différents rapports entre le sujet et la nature afin de situer l'origine des crises et de la domination. Ensuite, nous allons procéder à la présentation des types de mimésis. Entre la mimésis scientifique et la mimésis animiste, le choix se portera sur le type de mimésis qu'il faudrait pour le relationnel avec la nature. Enfin, avec l'interprétation de la nature que propose le savoir animiste de la nature, la mimésis devient une aubaine à sa restauration. La méthodologie adoptée pour la rédaction de cet article est celle d'une démarche critique et comparative à l'égard d'écrits portant sur la mimésis, le pilotage et l'écologie de la restauration de la nature.

1. Le sujet et la nature, une histoire de domination perpétuelle

Le vœu cartésien de maîtriser et de posséder la nature installe l'humain dans une opposition radicale avec la nature : « l'homme ne se fait qu'en se gagnant sur elle, lui arrachant son pain et sa demeure, sa place dans l'univers et sa paix » (G. Petitdemange, 2003, p. 140). Totalement réduite à une manne de ressources disponibles pour les commodités de l'homme, la nature revient sous la figure de la domination qui enserme l'homme. Le lot de crises montre que la volonté de s'émanciper de la nature a été mal prise. Nous sommes retournés à la primitive menace de la nature. La réduction de la nature est passage à la nature. La domination de la nature s'avère être la domination de l'homme. La compréhension de cette dialectique de la domination nécessite une tâche préalable : celle d'établir une catégorisation des types de nature.

1.1. Les catégorisations des types de nature

La permanence des crises actuelles montre la nécessité de s'attaquer à la racine du mal. Pour la plupart, elles dérivent de la méconnaissance de ce qui sert à la confrontation. Déjà dans son ouvrage, *Éclipse de la raison*, M. Horkheimer indexait le rapport de dualité entre le sujet et la nature comme le fondement de la domination. Autant que le sujet persistera dans l'idée d'une séparation avec la nature, il sera d'autant séparer de sa nature. Cette idée est reprise par J.-M. Besnier (2009, p. 49) en ces termes : « l'obsession de s'arracher à la nature, par laquelle on a souvent décrit l'esprit moderne, s'est transmuée en une aspiration à transgresser la nature humaine ».

L'arrachement à la nature permet à l'homme d'envisager les possibilités de son autonomie. La nature s'oppose au sujet. Elle se dresse contre le sujet mû par l'obsession de s'épanouir. Pour briser cette entrave, l'esprit moderne, à travers un processus d'abstraction, réduit la nature à une matérialité. La nature devient une simple matière. Cette conception de la nature a été également reconnue par M. Horkheimer (1978, p. 102) qui la considèrerait « comme un vrai ramassis de matériaux divers », ou encore « de simples objets en rapport avec des sujets humains ». L'objectivation de la nature répond à une volonté de productivité qui permit l'essor de l'industrialisation. Elle marque la période de la mécanisation de la nature. Comme une machine, la nature devenait un agrégat de matières pures et simples. Elle devient l'objet d'une exploitation totale sans aucun but fixé par la raison à part notre propre conservation. On parle même de « mort de la nature » dans la mesure où le dynamisme inhérent à son fonctionnement est désavoué. Totalement objectivée, elle est lessivée de son voile animiste. La conséquence de l'agression de la nature est la transgression de la nature humaine comme l'a indiqué J.-M. Besnier.

L'humain est confronté au sort qu'il a voulu infliger à la nature. M. Horkheimer, dans son ouvrage *Éclipse de la raison*, titre assez évocateur, montre la contre réaction de la nature. Le sujet, dans le processus de son émancipation, partage le sort de la nature. « Chaque sujet doit non seulement prendre part à la mise en sujétion de la nature extérieure, humaine et non-humaine, mais afin de le faire, il doit mettre en sujétion la nature en lui-même » (M. Horkheimer, 1978, p. 102). À travers la mise en sujétion de la nature, il s'avère que l'homme met aussi en sujétion sa nature. De la simple nature à la nature humaine, il y a plusieurs sortes de nature ; à savoir la nature extérieure, la nature humaine et la nature non-humaine. Ces différentes catégorisations de nature peuvent se réduire à la nature que les scientifiques réduisent à la matière. Ces différentes natures ont conduit au succès des technologies et des technologies nouvelles qui projettent de plus en plus l'artificialisation de la nature. La nature extérieure, humaine et non-humaine intègre la catégorie des artifices. L'artéfact devient le symbole de la nature. Cependant, en dehors de cette nature qui tend à l'artificialisation, M. Horkheimer identifie « la nature en lui-même ». Cette nature est la nature à l'intérieur de l'homme qui se différencie de la nature humaine. la nature

humaine renvoie à toutes les caractéristiques qui permettent de déterminer le genre humain. L'homme s'identifie à un ensemble de détermination qui fait sa nature. la nature humaine est différente de la nature que M. Horkheimer identifie à la nature en soi qui pour lui s'apparente à l'ego. L'ego est l'instance qui planifie la vie de l'individu à l'intérieur. Il est le symbole de la manifestation du psychisme auquel se réfère les psychanalystes pour déterminer la personnalité du sujet. À l'instar du moi et du ça qui caractérise la consistance du psychisme, l'ego s'identifie à l'image du surmoi. : « L'ego à l'intérieur de chaque sujet devint l'incarnation du leader (...). L'ego classe les expériences par catégories et par espèces, et il planifie la vie de l'individu » (M. Horkheimer, 1978, p. 115). Le leader, à l'image du père, ordonne, condamne et régule la vie des subalternes ou des enfants avant maturité.

Comparé au surmoi, l'ego est lié aux fonctions de domination, de commandement et d'organisation en tant qu'instance de censure. C'est justement à partir de la régulation du psychisme que les psychanalystes en général et M. Horkheimer en particulier la déterminent comme la véritable nature. La nature en soi est la véritable nature parce qu'on l'exemptait du processus d'artificialisation. C'est en cela que l'homme se différencie de la machine. Désormais, avec l'essor des sciences cognitives, il s'avère que la prédisposition à la non artificialisation de la nature en soi est un leurre. Du moins, c'était une prétention qui a été vite dépassée. Nous passons de l'artificialisation de la nature avec les technologies nouvelles à la naturalisation des artifices avec les sciences cognitives. L'exemple de la possibilité qu'offre les ordinateurs avec l'intelligence artificielle indique les capacités de naturalisation. « L'intelligence artificielle est une entreprise visant à faire accomplir aux ordinateurs des tâches qui nécessitent de l'intelligence lorsqu'elles sont accomplies par des humains » (J. P. Seris, p. 518). La capacité des sciences cognitives à pouvoir se servir de l'intelligence humaine pour l'affecter à la machine est une preuve de la radicalisation de l'artificialisation de la nature. Ainsi, la possibilité de mécanisation de l'esprit réduit le dualisme cartésien de départ à un monisme annulant toute

normativité. À l'image de J. P. Sartre¹ qui établit une équivalence entre l'inhumanité et la mécanisation, il y a lieu de s'interroger sur le rapport de l'homme à la nature. C'est justement cette inquiétude liée à la permanence de la domination, aux désastres et à la perte de toute normativité qui justifierait le retour à la nature.

1.2. La domination, reflet de la méconnaissance de la nature

La réflexion sur la nature et l'esprit montre qu'il existe un lien étroit entre la raison, le moi, la domination et la nature. La domination constitue leur ancrage puisque l'humain s'exhorte absolument à réaliser le vœu cartésien en termes de maîtrise et de possession de la nature. Il veut coûte que coûte la soumettre, la discipliner et la dominer. Cette ambition, ô que salutaire pour son humanisation, crée contre toute attente un gouffre entre eux. La raison s'oppose à la nature qui elle-même devient le contraire de la raison. Il s'ensuit une séparation qui les plonge dans une abstraction radicale. L'abstraction est un procédé de la rationalité qui agit envers la nature dans le but de la supprimer. C'est une entreprise de liquidation servant à réduire la nature à sa simple matérialité. Cependant, comme « toute tentative ayant pour but de briser la contrainte exercée par la nature en brisant cette nature n'aboutit qu'à une soumission plus grande au joug de celle-ci » (M. Horkheimer et T. W. Adorno, 1974, p. 37), la domination de la nature conduit à la révolte de celle-ci, une révolte qui vide le sujet de tout contenu objectif. L'on fait allusion au niveau individuel de perte de personnalité, d'hétéronomie, de massification et de réification de l'individu. La société actuelle, en tant que société de production, prolifère dans ce processus de marchandisation des esprits. L'apothéose de la rationalité culmine dans la totale insécurité de l'individu et dans sa négation complète. Tel, à la manière d'un anthropocentrisme fort, l'humain est surpris d'être confronté à toutes les souffrances au moment où il est en possession de toutes les armes de son émancipation. Cette aberration justifie la nécessité d'« un retour à la nature ».

¹ « L'inhumain, c'est simplement (...) le mécanique ». Voir dans le compte rendu critique de *l'Étranger* d'Albert Camus, dans *Critique littéraires (Situations, I)*, Paris, Gallimard, 1947.

À partir de la prise de conscience de la réflexivité de la domination, naît l'idée de réorienter le relationnel fortement anthropocentriste. La dialectique de la domination convainc les uns et les autres sur la capacité de la nature à réagir. M. Horkheimer parle même de « révolte de la nature ». C'est dire que la nature n'est pas neutre. Loin d'être passive, elle est réactive. Sa réaction est toujours en fonction du traitement qu'elle reçoit. Que ce soit le traitement instrumental ou biocentrique, elle a cette capacité de rendre au même le traitement reçu. La nature montre l'existence d'un dynamisme en son sein. Déjà dans l'antiquité, Aristote définissait le naturel comme toute chose qui a en lui-même son principe d'existence et de changement tandis que l'artificiel n'a pas en lui-même le principe de sa fabrication. Cette distinction entre le naturel et l'artificiel fait comprendre que la nature est ce qui possède en soi une tendance au changement. Cette distinction conduit à une autre distinction : celle du vivant et de l'inerte. Dans les catégories aristotéliennes, le naturel représente le vivant dans le sens de ce qui naît, croît et meurt. L'inerte est l'objet posé dans sa matérialité et n'ayant pas l'autonomie de son action. Dès cet instant, il faut reconnaître à la nature une vie. La nature devient un organisme à ne pas comparer à un artéfact. Les artéfacts sont des classes d'objets, définis par leur fonctionnalité, ou leur usage, mais qui n'ont pas de qualités propres. C'est justement en faisant l'amalgame de réduire la nature à « un vrai ramas de matériaux divers » ou comme de simples objets que survient l'aporie de la domination. Il faudrait donc garder en veille la distinction entre le sujet ayant un esprit et une nature objectivée. Aussi cette même distinction doit prévaloir entre une nature possédant un dynamisme et un sujet réduit à sa simple corporéité. Ce qui revient à poser leur rapport dans un dualisme moniste. Le sujet est nature mais, il n'est pas seulement que nature. Quant à la nature, elle est certes la manne de ressources exploitables, mais elle demeure un organisme. L'élan des technologies nouvelles dont l'obsession est l'artificialisation de la nature ou la naturalisation des artifices est donc inquiétant. Leur volonté d'une mécanisation absolue de la nature annule toute possibilité de normativité. Et comme le dit J. Habermas (1973) : quand la rationalité instrumentale s'impose aux hommes, elle se transforme en domination despote. Le despotisme humain sur la nature conduit à une dialectique de la domination dont les conséquences sont les crises de tout genre menaçant notre existence.

Face donc à un tel volte face de la nature, il y a lieu de revenir à la nature, c'est-à-dire l'imiter. Ce qui conduit à faire un retour à l'idée de mimésis.

2. La mimésis ou un retour à la reconnaissance de la nature

Le sens de la mimésis renvoie particulièrement à l'imitation ou à l'adaptation. Dans un univers dominée par une rationalité instrumentale, le conformisme se présente comme le symbole de la liquidation des différences. La mimésis de l'ordre rationnelle est a relent nihiliste. Contre ce principe de substitution complètement sacrificiel, M. Horkheimer préconise un retour au sens animiste qui présente l'imitation à la fois comme une re-présentation et une reconnaissance de la nature.

2.1. La mimésis véritable, comme une re-présentation

Le mot mimésis est un dérivé du latin qui signifie « action d'imiter ». À l'origine, il désigne une action anthropologique portant sur l'action de l'homme sur la nature. La nature est le modèle auquel l'homme doit conformer ses pratiques pour être en harmonie avec soi. Le mot *phusis* auquel renvoyait la nature dans l'antiquité signifiait une sorte d'être idéal personnifié. Des présocratiques aux stoïciens, la nature demeurait le modèle qu'il fallait imiter pour accéder au bonheur. Le rapport de l'homme à la nature était calqué dans l'antiquité sur le mode d'être de la nature. c'est elle qui insufflait le sens des valeurs autours desquelles s'organisait la vie en société. Cependant, aux temps modernes, le succès de la science inverse l'ordre au détriment de la nature. totalement mutilée et exploitée, elle se retrouve à la traîne. Vu les dysfonctionnements et les crises afférentes, M. Horkheimer revient sur le sens de la mimésis afin de situer le rapport adéquat entre le sujet et la nature. Pour distinguer la véritable mimésis de la mauvaise, il s'appuie sur la pratique du sorcier : « Le sorcier imite les démons ; pour les effrayer ou les apaiser, il prend des attitudes effrayantes ou débonnaire. Bien que sa fonction soit d'imiter, il n'a jamais proclamé – comme l'homme civilisé dont les modestes terrains de chasse deviennent le cosmos unifié, synthèse de toutes les possibilités de rapine – qu'il était l'image du pouvoir invisible » (M. Horkheimer, 1974, p. 32). La comparaison faite entre l'imitation du sorcier et celle de l'homme civilisé conduit d'emblée à la distinction entre la mimésis moderne et la mimésis animiste. Si la mimésis est la possibilité de

substitution spécifique de représentativité, la modernité, avec le désenchantement, considère cette substitution dans le sens de la liquidation des différences. La mimésis moderne installe le sujet et la nature dans une abstraction totale dans laquelle l'unité s'exprime dans le sens de la réduction de la nature à la simple matière. La rationalité instrumentale, inhérente à l'esprit de la modernité, ne reconnaît comme existence et occurrence que ce qui peut être réduit à une unité. Elle se comporte comme un dictateur qui sacrifie toute différence. Il n'y a ni caractères spécifiques pris en compte, ni individualité. La représentativité se résume à la mêmété. La démarche scientifique est toujours en vue d'une fongibilité universelle dans la mesure où la rationalisation tend toujours vers une massification. « Du fait que, dans la science fonctionnelle, les différences sont si floues que toute chose se perd dans la matière une, l'objet de la science est pétrifié et le rituel rigide de jadis paraît souple, puisqu'il substituait une chose à une autre chose » (M. Horkheimer, 1978, p. 33). Dans la science, la diversité des faits est réduite aux fonctionnalités de la matière mécanisable. Avec une démarche logique, les données sont intégrées dans un système de sorte à être un maillon du système. Finalement, retenons que la mimésis rationnelle, dans son fonctionnement, procède par substitution certes mais cette substitution est non représentative. Elle est pure effacement et réduction de l'autre à l'un. Cette réduction signifie la mort de l'autre et non son expression dans l'image de ce qu'il exprime.

La substitution dans la mimésis rationnelle conduit au sacrifice de l'autre. Ce qui fait remarquer l'aspect nihiliste de la société moderne. Contre cette mimésis sacrificielle où les affinités sont supprimées, l'exemple du sorcier dans l'usage de la magie montre une autre forme d'imitation encline à la représentativité. En effet, le magicien ou le sorcier ne se fonde aucunement sur le pouvoir de sa science pour atteindre directement à l'intégrité d'une personne. Il mime ce qu'il veut voir se reproduire en jouant à faire semblant. Dans la sorcellerie par exemple, le sorcier s'attaque aux victimes à travers des représentations. Pour jeter un sort, il s'attaque à un objet qui est un substitut de la personne. L'objet représentatif et la victime présentent entre eux des affinités ontologiques qui font qu'on puisse atteindre la personne à travers son symbole de représentation. Lui et son symbole ont des qualités communes qui rendent possible leur substitution.

Ainsi, en touchant à l'objet, il touche à l'individu. La personne représentée subit le sort auquel son symbole est confronté. Par ce relationnel, nous pouvons comprendre l'acte de l'humain qui se détruit en détruisant la nature. Celui-ci n'est pas l'opposé de la nature. Dans cette similitude de destin, se dégage une substitution représentative. Le principe de substitution est un mécanisme qui sert à utiliser un objet pour remplacer un autre objet. Le remplacement n'est pas une réduction pure et simple de l'objet représenté. Loin d'en être l'ombre de lui-même, le représentant prend en compte tant les affinités que les différences. Il est lui-même et le signe de la chose qu'il représente. La relation entre le représentant et ce qu'il représente laisse entrevoir une relation entre l'apparence et l'essence. Le représentant s'avère être un objet sensible et particulier de ce qu'il représente qui est le tout. L'apparence est le profane qui sert de lien pour aboutir à l'essence en tant que totalité. Ainsi, il faudrait comprendre toute représentation comme une activité mimétique dans la mesure où elle fait valoir une dualité complexe. D'un côté, il y a le représentant et de l'autre la chose en soi. Le représentant se présente lui-même et révèle un au-delà de lui. Il est à la fois soi-même et autre. En lui est inclus une identité identique à l'autre et une différence. Ce qui mène à comprendre que la véritable mimétique est une re-présentation prenant en compte le représentant, la chose représentée et les manifestations.

2.2. La mimésis, un mode de reconnaissance pour une réconciliation avec la nature

La distinction entre la mimésis rationnelle et la mimésis animiste laisse comprendre ce que doit être le véritable comportement mimétique. La mimésis rationnelle reste et demeure une entreprise de liquidation des subjectivités. Elle élimine toute différence au profit d'un universel. Ainsi, la représentation rationnelle est une représentation formelle à travers laquelle le représentant fait l'abstraction de ce qu'il représente. « La logique formelle fut la grande école de l'unification. Elle offrait aux partisans de la Raison le schéma suivant lequel le monde pouvait être objet d'un calcul. L'assimilation des idées aux nombres (...) exprime la nostalgie de toute démythologisation : le nombre est devenu le canon de *l'Aufklärung* » (M. Horkheimer, 1978, p. 29). Le nombre sert de moyen de désubstantialisation de la chose. Il réduit la chose à un objet quantitatif. Ainsi, dans le système rationnelle, le représenté

perd son en soi, son être pour devenir une simple matière. Il y a là le signe de la manifestation d'une puissance qui entérine la domination de la nature et de l'homme. Par contre, la mimésis animiste favorise une représentativité à travers laquelle la chose se présente elle-même. Elle garde à la fois son identité et révèle l'autre au-delà d'elle-même. Ainsi, sans cesser d'être soi, le représentant est autre que soi. Ce mimétisme consiste à saisir le représenté ou la chose en soi en tant que le représentant et ses manifestations. En prenant en compte cette mimique, la relation entre l'humain et la nature devrait être emprunte de mesure, de conciliation. En fonction de la relation mimétique, l'homme doit être le symbole de la nature, en tant que partie formant une totalité avec elle. Comme le symbole, il possède en soi des qualités dont il exprime la signification. Ces qualités sont la conscience, la ruse et la domination. Ainsi, même si l'on refuse à la nature, toute possibilité de délibération, il faut néanmoins reconnaître qu'elle possède des qualités qui assurent la possibilité de substitution entre le représentant et le représenté. Il y a une affinité entre l'humain et la nature qui justifierait l'idée de l'imiter à la manière de l'animiste. Dans la pratique animiste, le sujet ne cherche pas à détruire le contenu de la nature pour le remplacer par autre chose. L'idée n'est pas de la réduire à néant ou de la transformer en simple matière comme le fait le scientifique. Mieux, en la considérant dans sa totalité, le sujet s'appréhende comme un substitut. Il devient le reflet de la nature considérée comme totalité. La nature est le tout, l'homme la partie. Nous pouvons continuer en disant que la nature est le sacré, l'homme le profane. Il faudrait donc refuser tout projet d'abstraction qui découle du vœu cartésien pour une approche plus mutualiste dans laquelle chaque entité fait une ouverture à l'autre.

Dans la mimésis, le sujet ne s'assimile pas à la nature. C'est aussi le cas de la nature qui reste elle-même. Il existe toujours une zone de démarcation qui fait que même dans la substitution, le sujet et la nature conserve leur identité. Le sujet est soi tout en étant la représentation de la nature. N'ayant pas l'idée d'une abstraction totale de la nature, il s'érige en symbole interprète. Le sujet est le représentant de la nature. Il la dévoile et fait découvrir ses secrets. Ceux de se montrer « à nos sens dans la riche variété du spectacle que nous donnent le monde vivant et l'univers et, en même temps, elle se dérobe derrière l'apparence, en sa partie la plus essentielle, la

plus profonde, la plus efficace » (P. Hadot, 2004, p. 59). L'idée de représentativité que préconise la mimésis donne au sujet la possibilité de connaître et de comprendre la nature. Elle n'est pas seulement l'apparence posée dans sa matérialité. Elle requiert une partie plus profonde qui fait d'elle la substance de la vie. Dans ce sens, la mimésis devient le canevas de la rencontre véritable entre le sujet et la nature. Elle est le de leur réconciliation dans la mesure où elle conduit le non-identique, le différent à l'expression. Il faudrait donc voir dans la mimésis, une possibilité de représenter la nature sans la contraindre ni la supprimer. Dès l'instant où la mimésis rend impossible le recouvrement total du différent à l'identique, elle constitue une alternative à la domination. « En reconnaissant avec humilité sa domination sur la nature et en se rétractant en elle, il détruit sa prétention dominatrice qui l'asservit justement à la nature » (p. 72). La seule manière d'y arriver est de faire comme la nature, c'est-à-dire de l'imiter. C'est à ce prix que l'on réduira cette prétention à la domination, nuisible à notre véritable autonomie. L'exhortation à mimer la nature pour le bien-être humain permettra finalement de relever les germes d'un écomimétisme à partir de l'approche horkheimerienne de la nature et de la mimésis.

3. La mimésis, une issue à l'écomimétisme

La conduite éthique chez M. Horkheimer préconise une reconnaissance de la nature. le rejet des rapports d'abstraction ou d'opposition conduit à la réconciliation avec la nature. Vu les conséquences des activités du « faire » avec leur lot de crises, la volonté est de s'orienter au fur et à mesure vers les activités du « faire-avec » la nature. Elles consistent à s'inspirer du modèle de la nature en ayant à l'esprit l'échec du modèle scientifico-industriel. Le retour à la nature est une volonté de faire comme la nature. l'imitation de la nature, perçue comme un mimésis écologique, est la volonté manifeste du sujet de la restaurer, une restauration qui pour nous peut s'entrevoir à travers le pilotage.

3.1. La mimésis animiste ou le sens du pilotage de la nature

La domination est relative à la scission entre le sujet et la nature. Elle procède par des oppositions qui installent les entités dans la confrontation. Ce qui finalement s'ouvre à une dialectique de la domination dont les

conséquences sont les crises d'ordre social, environnemental et écologique. Il est donc impératif de sortir du principe cartésien qui exhorte le sujet à la maîtrise et à la possession de la nature. La mimésis animiste laisse comprendre que la nature n'est pas réductible à un simple objet à posséder comme le préconise le scientifique, qui dans ses investigations, modifie radicalement la structure de la nature. L'acte du scientifique est comparable à la mimésis rationnelle dont l'intention est de réduire la nature en une réalité servant les commodités du sujet. La nature devient plus que jamais comme un simple instrument pour l'homme. Cependant, la réduction de la nature à la matérialité est aussi la cause de la misère de l'humain. La conséquente réalité que le sujet découvre dans l'abstraction de la nature montre qu'il n'est pas totalement indépendant d'elle. Il est un être qui se développe par adaptation aux conditions naturelles. Et comme l'adaptation signifie se rendre pareil au monde pour sa propre conservation, l'attitude mimétique devient ce qu'il faut pour comprendre la nature. La mimésis permet de savoir que « la nature, déité puissante et vénérable, gouverne plutôt qu'elle n'est gouvernée » (M. Horkheimer, 1974, p. 133). À partir du moment où elle est la gouvernante et non la gouvernée, la dominante et non la dominée, l'action de l'humain, pour une réconciliation véritable, devrait être de mesure. Cette mesure s'appuie sur la mimésis animiste puisqu'elle est une préforme à la réconciliation avec la nature. Ainsi, si la conduite éthique est entièrement déterminée par une telle reconnaissance de la nature, chez les écologistes, cette action peut être interprétée comme l'acte du pilotage de la nature.

Le pilotage se définit comme une démarche attentive, empirique et précautionneuse de la nature. Comme le pilote, l'homme devient le médiateur d'une idée de la nature et non son créateur. Il se contente de mettre en place des dispositifs d'expression de la nature. Pour comprendre le sens du pilotage, M. B. Crawford (2010, p. 101) s'appuie sur l'exemple du réparateur et du médecin :

dans la mesure où ils interviennent sur des entités complexes qui n'ont pas été créées par nous (...) ils exigent un certain type de disposition de la part de leurs pratiquants. Ce type de disposition est à la fois de nature morale et cognitive. Pour l'exercer correctement, il vous faut être attentif, comme dans une conversation, et non pas simplement affirmatif, comme dans une démonstration.

Pareil à l'attitude du réparateur, le pilotage est une activité de réparation et d'entretien et non de fabrication ou de construction. L'exercice de la réparation est une forme d'entretien que l'on fait sur une chose qu'on n'a pas créé. On la réalise en tenant compte des dynamiques originaux et du fonctionnement des objets manipulés. La réparation est donc un mécanisme de remise en état de ce qui présente un dysfonctionnement. Elle ne suggère pas un changement radical de la chose dans son fonctionnement. Seulement, il y a un apport qu'on fait pour permettre à la chose de fonctionner à nouveau. La réparation suppose donc une forme de collaboration avec l'objet. L'attention qu'elle préconise est le signe même du respect, de la collaboration. N'est-ce pas pour cela qu'on définit le pilotage comme un « faire-avec » et non comme un « faire ».

Le « faire-avec » prend en compte le respect et la collaboration dans le rapport de l'humain avec les objets techniques. Contrairement aux actions manipulatoires du « faire », le « faire-avec » est une coopération du sujet et de la nature comme le dit Canguilhem au sujet du thérapeute qui fait allusion à « la coopération du médecin et de la nature » (2002, p. 23). En décidant d'imiter la nature, le sujet transforme à la fois son aptitude à agir sur les choses et sur les humains. Ainsi, avec cette possibilité qu'offre le pilotage dont l'effet est tributaire de la mimésis, les Larrère (2015, p. 184) concluent de la manière suivantes :

Dans les arts du *faire-avec*, on ne commande pas, on infléchit ; on n'étend pas son empire sur les choses, on fait en sorte qu'elles viennent à vous être utiles. On traite la nature en partenaire, on collabore avec elle (...), on tient compte de l'autre, on négocie, on ruse aussi parfois. Comme si l'on tendait à établir avec la nature et les êtres naturels que l'on manipule les rapports de sociabilité qui permettent aux hommes de vivre ensemble dans les communautés qu'ils forment.

Le pilotage est source de réconciliation, comme le suggérait en substance M. Horkheimer à travers l'activité mimétique de l'animiste. Et cette manière d'approcher la nature par le mimétisme ouvre la voie à l'écomimétisme.

3.2. Écomimétisme, une ouverture à la restauration de la nature

De manière générale, le naturel renvoie à ce qui est admis dans l'ordre des choses. Il est l'expression du caractère raisonnable qui indique la norme à suivre. Ainsi, faire comme la nature, suppose la récupération d'une modélisation qu'on lui reconnaît. La nature est dotée d'un « savoir-faire »

qu'on a pu identifier à travers les pratiques du « faire-avec ». La nature n'est ni gaspilleuse, ni possessive, encore moins oppressante. Elle est mesure, ordonnatrice et créatrice. Un tel « savoir-faire » est l'inspiration qui doit motiver la démarche écologique. Ainsi recourir à la méthode de la nature désignerait le recours à la mimétique dans la mesure où la norme serait de faire comme elle. Le mimétisme, à travers l'exemple du pilotage, répond à une démarche éthique puisqu'il préconise la reconnaissance de la nature. En effet, le pilotage mobilise moins d'énergie d'une part, et d'autre part, il a une moindre puissance de transformation sur les choses. Ce qui n'est pas le cas des activités du « faire » assimilées au scientifique. L'inventeur ou le scientifique, dans sa volonté de fabrication, expose l'humanité à une double menaces. La première est la difficulté à maîtriser ses créations tandis que la seconde est due à l'usage excessive des ressources. L'ouvrage des nouvelles technologies a toujours posé des problèmes éthiques dans la mesure où ils prennent difficilement en compte les préoccupations de l'humain dans l'ordre de création des choses. À cette réalité qui demeure, il y a le gaspillage ou la forte concentration des ressources dus à la non-prise en compte de l'environnement complexe dans lequel ils s'inscrivent. Le cas des industries qui contribuent à augmenter la densité de gaz à effet de serre à travers l'usage croissante d'énergie essentiellement issue de ressources fossiles non reproductibles, ouvre la question relative à l'environnement.

Contrairement au scientifique qui confronte la nature au vœu de possession et de maîtrise, l'acte de pilotage consiste à l'orientation des processus naturels. Il exige la réduction des possibilités de menaces en minimisant les puissances de transformation. Il n'est pas véritablement question de création, ni d'invention comme c'est le cas des procédures de fabrication concernant l'industrialisation. C'est pourquoi, l'on peut dire que le pilotage mobilise moins d'énergies et de ressources. Avec l'appel à la retenue, à l'attention, à la mesure, le mimétisme à travers le pilotage vise de plus en plus la restauration de la nature. Comme le médecin qui accompagne la guérison du patient, de cette même manière, l'homme doit accompagner la nature à sa guérison. La guérison de la nature est la possibilité de promouvoir sa restauration avec une intervention minimale. Si « le patient guérit (...) avec les soins, les interventions et l'encouragement du médecin » (André F. Clewell et James Aronson, 2010, p. 22), de même la nature peut être restaurée

mimétiquement. Comme le thérapeute de la santé, nous devons agir mimétiquement pour restaurer la nature et devenir des thérapeutes écologiques. La restauration est une aide que nous apportons à la nature pour guérir. Cette aide à la nature est finalement une aide à soi si nous restons dans le cadre de l'étroitesse du lien entre le sujet et la nature. Le sujet doit comprendre qu'il est le pilote de la nature et non le créateur. Par le pilotage, il doit être amené à travailler avec la nature et non contre elle. Le travail avec la nature suppose faire pareil comme elle en employant des techniques de pilotage issues du savoir écologique. Ce mimétisme écologique est favorable à la fois à la nature et désirable pour le sujet.

Conclusion

La prise de conscience que le « faire » humain est à la base de la crise écologique, mène à l'idée de « faire-avec » la nature. À partir de cette prise de conscience, la conception de la mimésis de M. Horkheimer a sert de base conceptuelle pour comprendre le mimétisme écologique. Insistant sur l'affinité entre le sujet et la nature, l'action mimétique désigne une représentation du représenté par le représentant. La représentation est une affirmation à la fois de soi et de l'autre. Elle exprime une dualité expressive dans laquelle l'une et l'autre se reconnaissent mutuellement. Ainsi, la mimésis, socle de leur réconciliation, s'identifie au principe écologique qui s'apparente au pilotage. Entre une valeur instrumentale prônée par l'anthropocentrisme et une valeur intrinsèque soutenue par les biocentristes ou écocentristes, le pilotage requiert une valeur inhérente à la nature. Le pilotage, rentrant dans le cadre des activités du « faire-avec », préconise une coopération avec la nature parce qu'elle agit toujours en vue d'une fin. On lui trouve même parfois des qualités d'économe à partir du moment où elle agit selon le principe de moindre action. Elle réalise toujours une action optimale avec le minimum de dépense. Ce qui n'est pas le cas de l'action humaine qui ne maîtrise pas souvent la finalité de ses créations. Il gaspille tant d'énergies dans la production de biens de commodités. Alors, loin du vœu cartésien qui sert de manche à l'instrumentalisation de la nature, le mimétisme préconise l'attitude du pilotage dont la finalité est la restauration écologique. Vu l'ampleur des dégâts causés par l'humain sur la nature, l'intérêt serait de marquer un arrêt en envisageant la réparation des milieux dégradés et leur

réhabilitation. Ainsi, envisager une attitude écomimétique est à la fois une manière pour limiter l'injustice envers la nature. Il faudrait donc retenir que l'écomimétisme prend en compte notre responsabilité en matière d'environnement, notre contribution au bon fonctionnement des personnes, des biens et des communautés, la reconnaissance du statut d'acteur et notre participation à l'égard de la nature.

Références bibliographiques

- BESNIER Jean-Michel, 2009, *Demain les posthumains. Le futur a-t-il encore besoin de nous*, Paris, Hachette Littératures.
- CANGUILHEM Georges, 2002, *Écrits sur la médecine*, Paris, Seuil.
- CLEWELL Andre F. et ARONSON James, 2010, *La restauration écologique*, Paris, Actes Sud.
- CRAWFORD Matthew B., 2010, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, trad. Marc-Saint-Upéry, Paris, La Découverte.
- HABERMAS Jürgen, 1973, *La technique et la science comme « idéologie »*, trad. Jean-René Ladmiral, Paris, Gallimard.
- HADOT Pierre, 2004, *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris, Gallimard.
- LARRÈRE Catherine et LARRÈRE Raphaël, 2015, *Penser et agir avec la nature : une enquête philosophique*, Paris, La Découverte.
- PETITDEMANGE Guy, 2003, « La vérité est concrète ». La raison et la nature : notes autour de quelques textes de l'École de Francfort », in *Philosophes et philosophies du XXème siècle*, p. 127-151, Paris, Seuil.
- SÉRIS Jean-Pierre, 2000, « L'artificiel et la connaissance de l'artificiel », in O. Bloch, *Philosophie de la nature*, Paris, Presses de la Sorbonne.